

ML 3609/3

Souvent l'amitié se dérobe et l'amour se refuse à celui qui passe et dont la vie n'est pas plus certaine que les ciels sereins en décembre.

. . .

Ainsi parlait Philippe, soldat d'infanterie, tandis que je l'écoutais, sur la route où nous nous étions croisés. Il ajoutait : " Que je vienne par période, ~~par période~~, entre deux tours de garde aux tranchées, demander à la vie ce que réclame ma jeunesse: foyer clair, amitié paisible, amour surtout, on m'en veut presque tant il semble naturel aujourd'hui que je reste face à la mort, sans bouger."

Le soir nous enveloppait d'ombre. La cigarette de Philippe piquait la nuit, par moments, d'un point rouge. Des lueurs brutales tachaient le ciel du côté d'Ypres et de Dixmude et le vent nous apportait dans son tumulte le beuglement des canons lourds.

Je revois cette scène du dernier automne si simple et tragique maintenant que dépositaire des cahiers de mon ami, je vais essayer d'en dégager la pensée forte et l'art subtil.

N'attendez pas que je le peigne au physique. Ces détails intéressent médiocrement. Mon ambition est ailleurs et ne veut s'attacher qu'à la psychologie d'un soldat qui vécut la guerre, non pas ici ou ailleurs dans quelque emploi commode qui confère le droit de porter l'uniforme et dispense d'en courir les dangers, mais à sa place, dans le rang.

J'ai connu mon ami à la veille des premiers combats, dans cette fièvre d'indignation qui nous a mis debout devant la frontière française et l'Allemagne en marche. La lutte nous tenait alors tout entiers, corps et âmes. On se battait le jour, on se battait la nuit. Vingt fois nous avons vu plier sous nos coups la ligne des tirailleurs allemands. Vingt fois la supériorité du matériel et du nombre ont eu raison de notre volonté de vaincre.

Rêves des temps anciens, parents qu'on chérissait, clair foyer du logis auprès duquel on aimait s'asseoir et vous, dolents et calmes visages des bien-aimées, combien vous nous apparaissiez lointains, presque invisibles dans l'aube et le crépuscule de ces jours où notre sang coulait ! Pourtant les chères images du passé, inclinées sur notre

âme, s'avivaient parfois, éclairées d'un brusque souvenir, comme s'illumine tout à coup l'ombre d'un sous bois quand le touche l'éclatant soleil.

Ecoutez ce qu'en ^{dit} ~~vous~~ Philippe :

8 octobre 1914.

petit texte

« Ce même soir, nous avons occupé au sud d'Hoboken un bois de courtes futaies. La nuit tombe. Sous les arbres planent des ombres bleues qui s'inclinent doucement vers nous. Dans le lointain se meurt un bruit de fusillade et de canon. Derrière nous les gros obus tombent toujours sur la métropole et quelqu'un de nos forts répond avec un bruit puéril de fusil à bouchon qui saute. Les Anglais (nous l'apprenons en ce moment) battent en retraite et nous devons suivre, abandonner la ville.

C'est alors que nous avons repris le chemin d'Anvers par Kiel. A notre gauche des tanks à pétrole continuent à brûler. L'air se charge d'une forte odeur de réchaud qui charbonne. De lourdes fumées cachent les luisantes étoiles et la claire lune chère à Daphné. Des étincelles crépitent au-dessus des flammes à une hauteur étonnante. On dirait un fleuve de feu qui coule à travers le ciel et que le vent chasse.

Nous approchons des remparts. Les obus éclatent plus près de nous, mais espacés et peu dangereux. Les rues sont désertes. Je songe à la chute de Troie; VENIT ROMANA DIES ET INELUCTABILE TEMPUS . C'est ma patrie qui râle et demande grâce sous la pluie de feu, de mitraille et d'obus.

Qu'est-ce qui reste encore de pitié en moi ? J'ai parcouru des villages où se consumaient sous les cendres toutes grises les dernières maisons. J'ai vu sur toutes les routes la lente, indécise et souffrante procession des fugitifs.

Maintenant c'est Anvers qui flambe et se détruit. Je ne trouve plus dans mon cœur vide une pitié nouvelle. A bout de forces, je deviens incapable de sentir encore. Je regarde. J'emplis mes yeux de cette vision d'épouvante et je marche, à ma place, dans mon rang, aspirant à ma pipe une chaude fumée que je ne distingue pas dans la nuit.

Comment puis-je à présent rassembler mes pensées ?

Nous traversons la grande ville obscure, en silence et en ordre, retenant notre haleine... De ci, de là, un soupirail laisse filtrer sur le pavé morne une clarté très pâle. Les habitants ont fui dans les caves. Quelques uns battent le pavé devant leur porte. Parfois on trébuche sur des éboulis, on se montre des trous profonds dans les murailles.

De temps en temps, on distingue une maison, un monument qui flambe et qui jette, comme une torche, des flammes noires et des étincelles. Le vent balaye le ciel. Quelques obus sifflent encore et se dispersent dans le fracas des murs éboulés.

Nous voici sur les bords de l'Escaut. On le devine à la brise marine et à l'air salin qu'on hume. Par échappées on entrevoit le fleuve, un brouillard épais et si large qu'on ne distingue plus rien au delà. Sa présence impressionne comme celle d'une divinité. Le silence se fait plus têtue dans les rangs. On fait halte sur les quais encombrés déjà de troupes, de fugitifs, de voitures, cependant que les obus éclatent sur la ville comme de gros pétards.

Minuit.

Nous traversons l'Escaut sur un pont solide à la place même où voyageaient les transbordeurs. Ce lieu trop bien repéré nous inquiète. Nous attendons l'obus qui fera craquer le pont aussi facilement qu'un enfant brise une flèche. Rien. Nous passons en rangs serrés. Derrière nous, la tour aigüe de Notre Dame crève l'ombre et s'illumine d'un rayon de lune. La dentelle de pierre se détache sur le ciel et l'on dirait de lourdes fleurs nocturnes écloses sur un arbre étrange.

Voici le fleuve sous nos pieds, L'eau coule avec un remous tranquille, symbole du temps qui marche et nous porte. A gauche, au loin, disposés sur le rivage qui tourne et fuit dans la direction des Flandres les tanks à pétrole continuent à brûler. Le ciel est rouge comme le plafond d'une forge, l'eau promène des reflets de sang. Nous avançons très rapides. A droite, c'est le fleuve immense qui descend entre des lumières papillotantes éclairant les quais.

Tout est silence en moi. Mon coeur bat, très faible. Je marche. Je suis des yeux les eaux molles qui se traînent sous le brouillard et qui finissent par se mêler à lui, loin, très loin, dans un horizon de

brumes où mon rêve les rejoint et se perd avec elles.

Là-bas, se sont "les Orlandes" comme disent les vieilles chroniques, les Orlandes délicieuses, pays des canaux et des gens paisibles. Sur cette terre qu'on devine derrière le brouillard et les reflets d'incendie, le vent tourne des moulins légers et coquets, on fume des cigares blonds et parfumés en attendant que le thé tiédise dans des porcelaines fragiles comme des ailes...

Nous voilà passés. Nous voilà dans le brouillard, à notre tour, dans le silence et dans la nuit.

Nous marchons vite.

9 octobre 1914.

Nous marchons encore et voici l'aube. La route nous apparaît, monotone, avec ses grands arbres dont les cimes sont encore ouatées de brumes légères. Nous sommes arrêtés à chaque pas. Des centaines de fugitifs dorment le long des fossés pleins d'herbe et de bruine. Ils emportent dans quelques lourds paquets le meilleur de leur garde-robe paysanne. Des troupeaux massifs écrasent le sol d'un pas sonore. On crie à gauche, à droite. Les canons fracassent le pavé. Les essieux grincent. Les chevaux hennissent dans la première clarté du jour. Les fantassins vont toujours de leur petit pas rapide, mais lassé et qui a l'air d'un piston de machine à bout de souffle. Beaucoup s'asseyent au bord du chemin. On ne les reverra plus. L'ennemi nous talonne. Cependant quelques obus franchissent l'Escaut, ici tout rouge encore et viennent s'effondrer dans des flaques d'eau boueuse avec un bruit mou de fusée qui rate. Peu à peu, la marche se fait douloureuse et plus lente. Les rangs se vident et le nombre des traî-nards augmente. Je me comporte bien. Ces routes toutes plates semblent porter les pieds. Le sac seulement pèse sur mes épaules. Je dors debout, surtout à présent que le soleil a troué la brume et qu'il m'inonde d'une lumière chaude et douce comme un jeune vin. Mes pensées en sont comme un peu grises. Elles dansent dans ma cervelle. Ce n'est rien. C'est un effet de la fatigue et de la faim.

Pourtant on nous arrête à Moerbeke. Nous sommes passés à travers des villages encombrés dont les noms bizarres et rudes à une langue wallonne ne se sont pas installés dans ma mémoire.

Moerbeke ! On aura du pain ! Du pain ! Il faut en avoir été privé plusieurs jours de suite pour comprendre la magie de ce mot franc, sonore, presque nutritif à lui seul. Nous aurons du pain ! du pain blanc !

Voilà bien notre veine ! On crie : Aux armes ! On reforme les rangs ; on repart en vitesse cependant que les petits pains qu'on retire du four parfument l'air d'une bonne odeur à manger...

Il était temps. La queue de notre colonne dépasse Moerbeke à peine que les obus allemands commencent à tomber. On les laisse faire. Nous marchons, nous marchons. Le bruit du canon s'éloigne. On s'aperçoit alors qu'il y a vingt-quatre heures qu'on marche et qu'on se retrouve des jambes de guimauve.

Au crépuscule, nous atteignons les premiers ^{sables} poldériens. La plaine s'ouvre, plus nette, coupée de rangs d'arbres et de petites maisons au toit rouge.

Les pieds s'enfoncent dans le sable. De ci, de là, une maigre pâture sur laquelle se penche et rit un dernier feu de soleil. Voici dans le lointain, Selzaete, dernier village de ma Patrie.

Selzaete est un gros bourg sur le canal Gand-Terneuze. On y sent à la fois un air saturé d'eau, de silence et de douceur. Quelques péniches amarrées ont l'air de ne plus vouloir partir.

Nous franchissons le canal. La nuit est tout à fait venue. C'est une nuit miraculeuse pleine d'étoiles d'argent. La rive belge du canal fuit dans une ombre épaisse, derrière Selzaete. A notre droite, les premières maisons de Hollande sont illuminées. Les eaux reflètent des lueurs qui tremblent et qui s'en vont loin, très loin, du côté d'où il semble que nous vienne la voix de la mer aux flots nombreux. Elles nous disent, les bonnes maisons de la Hollande : " par ici, règne encore la paix bienheureuse. Tous les clochers sonnent encore dans le silence et la douceur. Les moulins de chez nous ne restent pas inertes, les ailes fracassées, comme de grands infirmes.

Nos canaux ne roulent point du sang dans leurs eaux vertes..."

Mais moi, écoutant ces paroles, je songe à ma Patrie, à ma mère douloureuse et je chasse de moi les sons perfides.

Nous marchons toujours.

" A quoi bon, reprennent les lumières des bonnes maisons de

Hollande ? Tout est fini ! L'armée doit se rendre un jour ou l'autre. A quoi bon s'obstiner ? " Puis les maisons se transforment derrière le rideau de leurs lumières. Voici qu'elles ressemblent à ma demeure. La rivière fait sur les cailloux sa musique trébuchante.

L'odeur des foins coupés enivre tout l'air dont j'emplis mes poumons. Me voilà près de mon amie et je l'embrasse sur ses tresses noires, aussi noires que le charbon de chez nous...

Ah! Fi! Petites maisons de Hollande, quel mauvais tour vous me jouez! Réveille-t-on les baisers morts ? Laissez, je retrouverai mon amie sans entrer chez vous et sans goûter à vos pains d'épices.

•
•

C'est pourquoi j'ai dormi cette nuit encore en Belgique, sur le pavé de Selzaete." >

- - - - -

Et le soldat continua de servir. Servir! C'est-à-dire rester à sa place, dans son rang, porter le sac et le fusil, marcher sans halte et se battre sans fin, traverser les dernières provinces et se reformer ensuite dans les sables et les plaines humides de la Flandre, creuser des tranchées et des tranchées encore... Servir! C'est-à-dire obéir aux chefs, s'anéantir, n'être plus rien que cette chose manoeuvrée qu'on va tout à l'heure lancer sur l'Yser, face aux bataillons allemands.

Servir ! C'est toute cette armée de soldats en loques, d'officiers en lambeaux, dont quelques-uns n'ont pas encore quitté le sac et le fusil. Servir, enfin, c'est toute cette cohue en retraite, sans canons et sans vivres, qui se retourne à l'appel du Roi et qui triomphe pour ne pas mourir!

Qui n'a pas vécu cette heure de notre histoire n'a pas connu le sens de la guerre.

Et quand l'ennemi se fut arrêté devant nous, l'hiver accueillit l'armée, l'hiver inhospitalier avec ses brumes et sa pluie, sa neige et ses boues profondes. On se compta dans les rangs. Les bataillons avaient fondu. Des semaines s'écoulèrent pendant lesquelles, à l'abri des inondations tendues et de ceux qui tenaient toujours le fleuve, la

résurrection de l'armée se fit.

Alors les premières feuilles parurent à la cime des arbres, signe auquel on reconnut le printemps. Quels espoirs et quels regrets tout ensemble ce réveil des choses n'évoqua-t-il pas dans l'âme de Philippe ! Je l'écoute me les dire à mi-voix, un matin de semaine pascale, comme nous venions précisément de parler de la Wallonie :

Philippe
 Ami, par ce matin de fraîcheur et de vent
 Qui joue ainsi qu'une écolière,
 N'as-tu pas regretté le clair soleil mouvant
 De nos Ardennes familières ?

N'as-tu pas regretté le dimanche des palmes
 A la lisière du printemps,
 Ce dimanche des buis entre les bouleaux calmes
 Du pays que nous aimons tant ?

N'as-tu pas regretté les rameaux que l'on donne
 Pour qu'ainsi jusqu'au bout de l'an
 La maison du chrétien reste droite s'il tonne
 Et close à l'œuvre de Satan ?

Hélas ! le triste buis verdit en Wallonie !
 Comme autrefois on le partage
 Au son de la tremblante et fnette harmonie
 De l'ancien orgue du village.

Nous, qu'inlassablement, Fortune, tu poursuis
 De ta force ennemie,
 Nous ne connaissons plus les bruyères où luit
 Le clair soleil de wallonie ;

Mais tu ne pourras pas laisser nos volontés
 Car le temps n'use pas l'ardoise
 Et nous te briserons sous les arbres futés
 De la forêt luxembourgeoise !

•
•

Philippe tenait à la vie qui est bonne comme le pain et le vin .
 Les forces de sa jeunesse, échappées miraculeusement à la mort, s'accrochaient aux images de renaissance joyeuse qui lui offrait le printemps.

- - - - -

29 mai 1915.

Fort testé
 « Crépuscule. Un aréoplane se traîne encore dans le ciel, comme lassé d'une course trop longue. Des oiseaux chantent sur les saules rasés qui fuient jusqu'à l'horizon. Un vent très doux flotte dans l'air et sur les herbes. Les coucous blottis derrière les haies fleuries ont fait silence à leur tour. La guerre ! Non pas. Une lassitude qui naît des choses échappées au baiser tenace et rouge du soleil et qui flotte dans l'air à travers le feuillage qui pénètre les coeurs

et les membres - un souffe très doux et parfumé de la bonne odeur des foins et des trèfles, qui palpite sur toute chose et commande une trêve à la mort. Quelques paysans courbés jusqu'au sol sarclent les mauvaises herbes lardées de graines.

Ah! la Vie! Dieu, qu'elle est bonne à cueillir sur les lèvres minces de la Mort. Ce n'est rien : un peu de vent qui remue les feuilles légères, un pavot qui pousse une crête de coq rouge par dessus les tranchées, des lilas qui meurent, un oiseau qui chante, ce n'est rien et c'est la vie qui nous buvons, que nous retenons en nous comme un souffe immortel qui doit tuer la mort. Vingt ans, vingt cinq ans est-ce qu'on imagine à cet âge là qu'on regarde les pavots rouges pour la dernière fois ? >>

Et pourtant, sa pensée ne cessait de mêler à son désir de vivre la douce et lancinante mélancolie d'un beau rêve d'amour devenu lointain, si lointain qu'il semblait une de ces brumes légères apparues au dessus des eaux, que le vent balance et porte sur l'horizon des plaines.

Falique
 Tu peux hurler de rouge ou de rose, hurler blanc
 Les feuilles des fruitiers poussés parmi les cîos,
 Tu ne me rendras pas les poèmes d'antan,
 O Printemps! ni le doux tremblement des bouleaux.

Ni le doux tremblement solennel des bouleaux,
 Ni le soir pacifique en mon pays wallon.
 Du temps où j'écoutais le battement des eaux
 Contre les cailloux vifs encadrés de cresson.

Contre les cailloux vifs encadrés de cresson,
 Ni la lune indolente et lourde à se mouvoir,
 Ni surtout mon amie et sa jeune chanson
 Qui me revient si chère et lointaine ce soir.

Qui me revient si chère et lointaine ce soir,
 En ces vergers de Flandre et cet exil constant
 Que j'écoute pleurer en moi ce désespoir :
 " Pourquoi me réveiller au souffe du printemps " ?

Certes la mélancolie de Philippe se fût arrêtée à ces regrets lyriques du passé si la guerre en se prolongeant n'avait singulièrement augmenté l'amertume de son âme. La présence invisible du malheur l'inquiétait comme une obsession. Pour échapper à son étreinte, il méditait de se réfugier dans un travail d'art, de lui demander avec la force d'occuper ses pensées et son rêve, les moyens d'une évasion qu'il

PHILIPPE, SOLDAT D'INFANTERIE.

Quand, plus tard, à côté de l'historien penché sur les annales militaires de l'époque, le psychologue tentera l'analyse non pas de ce qui fut l'âme collective et glorieuse d'une armée, mais de l'âme simple et douloureuse du soldat, il restera stupéfait de ce que l'épopée vécue ait à peine effleuré cette âme.

Il prévoyait, il exigeait, en fonction de l'ampleur, de l'atrocité, de la longueur de la lutte, des coeurs de héros pour tous ces hommes mêlés dans la bataille. Il n'a trouvé que des coeurs humains un peu plus grands, un peu plus tristes qu'autrefois, rien d'autre. Qu'il ne s'étonne pas outre mesure.

Aux heures paisibles qui succédaient à la bataille, quand ils cessaient pour un temps de monter la garde aux tranchées, tous ces hommes cherchaient à rassembler leurs pensées diffuses, à ressusciter les sentiments anciens de l'amour et de l'amitié, par conséquent de la tristesse et de la joie. Ils reconstituaient avec peine leur individualité sacrifiée à l'héroïque collectivité de l'armée... et les mois se passèrent ainsi, et toute leur vie n'ayant pas été du seul soldat, ils recommencèrent l'apprentissage des communes douleurs humaines. Celles-ci les touchèrent davantage et les marquèrent plus profondément qu'autrefois, à raison même de la solitude où ils retournaient après avoir repris contact avec la douce vie soit au cantonnement, soit dans quelque parcimonieuse permission.

Pouvaient-ils, au reste, détacher leurs yeux des êtres aimés, demeurés là-bas, de l'autre côté des baionnettes allemandes, sur la terre de l'esclavage et de la faim ? Ceci non plus n'a pas aidé à leur reconforter le coeur.

Au surplus y a-t-il douleur plus cuisante et plus profonde que l'entaille d'une baionnette, la déchirure béante d'une balle ou la brisure que fait un obus ? La souffrance physique est passagère, à moins que dépassant nos forces, elle nous plonge dans le rêve de la mort, par quoi le problème se trouve tout à coup résolu. L'exil et la solitude pèsent davantage sur les épaules du soldat. A mesure que se prolonge la guerre, gens et choses se renferment en soi, montrent des visages moins accueillants, presque hostiles.

venait de jour en jour plus nécessaire et d'atteindre ainsi suivant la maxime de Lucien Christophe " le triomphe de soi-même sur soi-même, attesté par le droit de soudain tourner le dos à nos préoccupations les plus constantes, la maîtrise de soi enfin, la prise de possession de soi à une heure où il faut y voir le signe éclatant d'une victoire de nos clartés profondes sur nos ténèbres profondes ... "

De cette époque un peu fiévreuse où je l'ai connu préoccupé, actif et cependant distrait, datent les premiers chapitres d'un roman biographique qu'il n'acheva point, arrêté qu'il fut sur une vision douloureuse de sa vie ancienne.

Il arriva qu'il perdit sa mère. Il avait atteint sa dix-neuvième année et depuis deux ans il vivait auprès d'elle, profitant d'un répit que lui laissait sa maladie. Rappelé tandis qu'il voyageait en Campine, il comprit en entrant dans la chambre où on l'avait couchée qu'il ne la reverrait plus debout.

Elle dit en le voyant : " Vola m'fi, loukiz, Monsieur le docteur!" et ils s'étranglèrent sans pleurer, tant les forces illusives de la vie les tenaient encore et l'âpre désir d'échapper au malheur. Philippe se renseigna tout de suite. Le docteur n'avait pu tout d'abord établir un diagnostic certain. La raideur de la nuque dont se plaignait la malade pouvait être autre chose qu'un rhumatisme anodin, mais depuis quarante huit heures qu'elle persistait et tendait à gagner les autres membres, il n'y avait pas à en douter: le tétanos commençait de tourmenter ce corps. Philippe avait un dictionnaire. Il lut : maladie infectieuse et mortelle.

Un diagnostic plus rapide eut permis la hasardeuse intervention du sérum, mais il était trop tard et toute la science et toute la volonté des hommes s'effaçaient devant le destin.

Etendue sur un lit très bas qu'on avait installé sous les fenêtres de la chambre, la malade pouvait suivre dans la totale lucidité de sa pensée les progrès incessants du mal qui déjà lui raidissait les muscles inférieurs et les convulsait par moments dans une crise aigue.

La maison s'était remplie de silence. Les locataires en passant devant la porte retenaient leur pas. S'ils se rencontraient, ils se communiquaient à voix basse: " Pauvre maman de Philippe ! si courageuse

et si jeune encore! " Ils ne s'arrêtaient pas longtemps à parler sachant que le malheur les frapperait à leur tour, le sentant si proche et le fuyant d'instinct.

Le père de Philippe voyait s'évanouir ainsi le seul rêve de sa vie. Il écoutait gémir la mère et pleurer l'enfant. De ses bras puissants qui avaient bâti ce foyer et l'avaient défendu tant d'années il eut étranglé le destin si le destin eut été un homme, mais il se débattait dans l'étreinte invisible du malheur et toute la force de ses muscles et toute la rage de sa révolte n'eussent arrêté la Mort entrée chez lui comme un voleur. Il se tenait debout près du lit et il avait la faiblesse d'un enfant.

Seigneur, quand vous permettez que le malheur, tel un corbeau sinistre, s'abatte sur la maison, faut-il bien qu'on prie et qu'on lutte ? Philippe qui vous avait supplié jadis pour la maman d'un camarade et que vous n'aviez pas entendu, Philippe vous adressa cette prière: " Seigneur, est-il besoin qu'elle s'en aille de nous ? Qui prendra soin du père et de l'enfant ? Est-il besoin que l'implacable mort nous endeuille et n'avons nous pas assez souffert ? " Et pour que sa demande fût conforme à la certitude de sa foi, il a ajouté ces paroles: " Mais que votre volonté soit faite ".

Il y avait aussi, dans la chambre de la malade, le vicaire de la paroisse qui l'avait administrée, qui préparait des boissons fraîches et qui répandait le courage autour de lui: " Alions, ce ne sera qu'une épreuve ! "

La grand'mère de Philippe accablée par cette souffrance qui l'assailait au seuil même du tombeau, s'empressait à tout et dérangeait des meubles et parce que la douleur et l'âge l'avaient faite impatiente et malhabile, elle querellait sa fille en lui donnant des soins: " Pourquoi ne veux-tu pas boire ? on y a mis de l'eau et du sucre... Pourquoi ne veux-tu pas reposer plus haut sur l'oreiller ? " La malade répondait avec lenteur car déjà sa mâchoire s'était raidie. Philippe épiait autour de lui les gestes de ce drame. Dans un coin de la chambre et parce que la révolte se levait en lui, il relisait l'immortalité de Lamartine. Il se familiarisait avec l'idée de séparation et la tournait en espérance, mêlant la parole du prêtre au chant du poète :

Je te salue ô Mort, libérateur céleste ...
Tu n'anéantis pas, tu délivres !

Mais lorsqu'il levait la tête, dérangé par une plainte plus profonde, il lisait sur ce beau visage qu'il avait tant aimé, le travail et la décomposition de la mort. Il voyait les meubles familiers de la chambre qui avaient été les témoins de leur vie à trois et que couvrait déjà la poussière, les géraniums de la fenêtre qui s'effeuillaient et la chatte délaissée, assise au pied du lit, et il se disait que la vie est un leurre atréce dont nous sommes bernés.

Le docteur l'avait pris à part: " Observez si les convulsions deviennent périodiques... peut-être alors pourrions-nous la sauver "

La médecine est une science qui fait toucher mieux que toute autre l'impuissance des hommes. Elle nous prend comme la foi, l'amour et l'amitié à la piperie des mots et spéculé sur notre instinct de vivre. Elle ment jusqu'à la mort. Après elle la foi s'empare de notre rêve et de cet instinct. Elle leur ouvre le ciel et l'éternité. L'amour ^{et l'amitié} n'ont pas eu tant de peine. Quand on meurt, il y a longtemps qu'ils n'ont plus trahi. Mais Philippe à son âge avait un besoin trop fort de confiance et d'apaisement. Il voulut courir cette dernière chance et veiller sa mère tandis que sa vie passerait sur le tranchant du destin.

Ce fut le dernier soir.

Les fenêtres découpaient des morceaux du ciel hostile et sans étoiles.

Quand la malade ouvrait la bouche pour dire quelques paroles, ses maxillaires raidis grinçaient comme s'ils eussent broyé du sable. Les yeux seuls attestaient encore la vie de l'esprit dans ce visage aminci, rigide et diaphane, comme le souffle usé de la poitrine témoignait des mouvements du cœur.

Parfois, soulevant ses paupières déjà lourdes qu'un invisible doigt semblait prématurément clore, la mère regardait Philippe et jamais regard plus profond et plus doux n'avait coulé jusqu'à lui.

" Tu vois, mon fils, paraissait-il dire, il en est ainsi de la vie et de nous. Nous souffrons. Nous passons. D'autres femmes viendront, si elles ne sont déjà venues, oui, car ta jeunesse attire et respandit comme un jeune soleil, ~~autres~~ d'autres femmes vien-

viendront qui mendieront ton amour et que tu croiras. Mais regarde tout se décompose et se dissout après un temps d'harmonie : et les fleurs du rosier qu'effeuille la pluie, et les feuilles du chêne que l'automne a roussies, et la beauté des filles que l'âge a mordue, et l'amour de ta mère que la mort va frapper ...

Alors les paupières se fermaient sur ces yeux tranquilles que n'épouvantaient pas les affres de l'agonie. Ils furent toute la nuit à se parler des yeux. Dépouillés de l'humain artifice des mots, leurs idées se joignaient et se confondaient dans une pensée unique où palpitaient à la fois l'amour de la mère et la douleur du fils.

Philippe se remémorait combien elle l'avait aimé et combien puérile et charmante avait été la forme de son amour. Souvent il avait dû renfermer ses devoirs de style car, orgueilleuse des premiers succès de son enfant, elle les dérobait pour les lire à la mercière du quartier ou encore à la marchande de légumes... et quand il revenait du collège, avant le déjeuner, elle tirait de l'armoire avec une prudence infinie la bonbonnière de marrons confits dont il allait se réjouir. Déjà Philippe se tournait vers la vie ancienne. Il concevait qu'à partir de cette minute il ne la connaîtrait plus qu'en souvenir.

Ce fut dans la soirée du lendemain que la mort triompha. Il était exactement huit heures trois quarts. Les spasmes se précipitèrent tout à coup. On rappela tout le monde et cette âme lavée par la souffrance parut devant Dieu dans un concert de prières et de supplications. La respiration haleta, hoqueta, s'affaiblit. Il arriva qu'on ne l'entendit plus.

Alors Philippe fut prié de sortir et l'un de ses amis ^{le conduisit} par la main et il fut longtemps à pleurer.

La pièce où reposait la morte fut tendue de noir. Les amis et les voisins commencèrent à défiler. Philippe y venait prier quand il était certain de n'y trouver personne. De la morte à lui se continuait le dialogue du dernier soir. Des parents vinrent qui s'offrirent à veiller le cadavre. Ils réclamaient selon l'usage du pays, de l'alcool et des victuailles. Le père de Philippe les congédia. Les deux hommes écrasés de sommeil fermèrent à clef la porte de la chambre où continua de brûler une veilleuse à l'huile marquant la nuit d'une flamme tourmentée.

La mère de Philippe fut enterrée le jour de sa fête. Il ne retint pas grand chose de la cérémonie. Il marchait à côté de son père qui le conduisait comme un petit enfant et la foule qui se découvrait et le soleil dans le ciel ~~ix~~ et le pavé de la rue hallucinaient ses yeux.

Quand il sortit du cimetière, son oncle le prit par le bras et lui ^{dit} : " Nous irons prendre un verre de bière en ville" . Il se laissa conduire. »

. . .

Le roman, je l'ait dit ne fut pas achevé. Il m'en donna toutes sortes de raisons excellentes dont cependant il me tut la meilleure, à savoir que cette résurrection du passé l'avait précisément ramené à ce point de départ qu'il voulait fuir : l'angoisse de l'heure et l'amertume de la vie. Il observait autour de lui la désaffection grandissante des gens et des choses à mesure que l'état de souffrance paraissait davantage comme naturel au soldat. Ce qui jetait en son âme le trouble et l'angoisse, ce n'était ni les sommeils dans une grange sur la paille étalée, ni les travaux de nuit, ni la garde aux tranchées, ni la présence de la mort aux ailes invisibles, non, rien de ces douleurs physiques ne le tourmentait, ne l'inquiétait. On se refait de tant de fatigues et l'on échappe à tous les dangers. Mais il allait seul, le long des routes comme un exilé, il allait seul appelant de toutes les forces de son désespoir les êtres aimés que depuis trois années il n'avait pas revus, les collines ondulées du pays wallon, les forêts rousses où s'attardaient l'automne et les chansons patoises qui sonnaient clair et doux à son oreille.

Quand il regardait autour de lui, il voyait ces villages groupés sur la plaine, ces villages où il n'avait aucun foyer qui fût à lui, où personne n'attendait sa venue, ne s'inquiétait de lui, où personne ne l'aimait. Il lui semblait que le monde entier lui fût devenu hostile.

Il se disait à lui-même ces paroles d'amertume :

Malgré
 Lorsque tu recevras des lettres de l'absente
 Et que soupiras d'un air simplement triste,
 On dira que ton coeur s'accoutume à l'attente
 Et que ton désespoir est un regret d'artiste.

Et lorsqu'on te verra selon ton habitude
 Assis dans l'herbe, à lire, au coeur d'un ancien livre,
 On dira que tu tiens à la douceur de vivre
 Et qu'un puissant orgueil peuple ta solitude.

Mais toi ne réponds rien. Garde au fond de toi-même
 En ta fierté voulue et ta rancœur contrainte,
 Avec l'arrachement de la dernière étreinte
 La cendre d'un amour que chante ton poème.

Et cette parabole de douleur qu'il avait écrite en songeant aux
 vers de Banville:

Aux pauvres gens tout est peine et misère !

PARABOLE

Malgré
 N'entre pas au village aujourd'hui, c'est dimanche
 Et trop de joie le saoule ainsi qu'un jeune vin.
 Plutôt reste à rêver dans l'ombre du moulin
 Qui semble un arbre ferme avec ses fortes branches.
 - Mais où donc est resté le bon Samaritain ?

Travaille ton poème ainsi qu'on fait par jeu
 Le détail de son rêve et de sa courte vie
 Et regarde, les yeux pleins de secrète envie
 La file des enfants qui vont prier leur Dieu.
 - Mais où donc est le gîte et la table servie ?

- Dans le soir descendu, ne cherche pas d'accueil.
 Contourne le village encerclé de lumière
 Et va parmi la lune et l'ombre familière
 Avec ton rêve mort et ton sinistre orgueil.
 - Mais où donc est celui qui l'offrira son seuil ?

Les mauvais chiens de ferme aboieront aux écoutes.
 Le fermier gardera la porte du verger.
 N'es-tu pas le soldat que l'on sait voyager
 Depuis plus de trois ans sur toutes les grand routes ?
 - Mais où donc est celui qui m'ôtera ce doute ?

Et ne crois pas qu'on t'aime ! Avec un tremblement
 De ton pauvre désir que la saison caresse
 Tu cueilleras les fruits de la fausse tendresse
 Et l'amour t'emplira de son mauvais ferment
 - Où donc est mon amie et son premier serment ?

Puis enfin dans un sursaut de révolte contre la souffrance, il
 essayait de se réfugier dans le stoïcisme et de se confier à l'oubi :

Malgré
 Ecoute autour de nous mourir les vents du soir,
 Pauvre âme qui fut mienne et que voici lassée
 D'avoir porté si loin le délirant espoir
 Autour de qui battait de l'aile ma pensée.

Ecoute jusqu'à nous les flexibles bouleaux
 S'agiter vainement parmi le paysage;
 Que ta chanson pareille à leurs rythmes égaux
 S'apaise avec le soir amoureusement sage.

Puis tu t'endormiras d'un sommeil sans mémoire,
 Ame qui fus une âme aux étranges atours,
 Qu'habitaient dans la paix de tremblantes amours
 Et la vie et le rêve et le rire illusoire.

Dis-toi que le meilleur encore est d'en venir
 Aux rives de l'oubli, veuves du souvenir.
 Du passé qui fut nôtre éloigne ton visage
 O mon âme où chantaient, comme sur le rigage
 Expire en se plaignant la vague au flot salé,
 Les projets et les voix d'un amour exhalé.

Vois les grands seringas, dans le ciel, qui se penchent
 En une nuit fleurir et pour quelques matins
 Conserver seulement parmi le jeu des branches,
 Des tiges et des fleurs les odorants butins
 Et puis se dépouiller et jusqu'à dans l'automne
 Etendre leur feuillage étrange et monotone.

Que ce te soit, mon âme, un exemple amical :
 Tès rêves d'autrefois, ce sont tes fleurs superbes.
 Qu'importe que les vents en aient jonché les herbes !
 Il te reste de vivre et d'un effort égal,
 Sans rêve et sans passé déployant ton feuillage,
 De garder du malheur l'impassible visage.

°
 ° °

Ce dernier automne qu'il passa parmi nous fut une preuve très
 rude pour lui. Les arbres qui se dépouillaient de long des routes
 et dans les vergers, les feuilles rousses entassées sur les chemins
 parmi la boue et l'eau, les matins frileux de septembre et les soirs
 de pleine lune où le froid déjà mordait jusqu'aux os, tout ce spec-
 tacle annonciateur de l'hiver, du quatrième hiver qu'on allait passer
 là, semblait peser sur lui tout entier.

Il en avait comme une peur physique grandissante qu'on retrouve
 dans ses derniers vers :

Oh! dites-moi comme on récite,
 en Flandre, au coin du feu, les anciennes histoires;
 comme on se signe d'eau bénite
 et comme on garde en soi les rêves transitoires.

Oh! Dites-moi surtout comme humblement on prie
 et comme on s'intéresse aux soins du potager
 et comme on trouve un sens au rythme de sa vie
 sans qu'on cherche à rien y changer.

Dites-moi comme il faut s'amputer d'orgueil
 ne jamais dépasser les marches de son seuil
 et porter tous ses soins
 à rentrer au soleil les gerbes de son foin.

Car j'ai gagné la peur de ce frileux septembre,
 ouvrez la porte grande, ouvrez vos mains tendues!
 J'ai peur du clair de lune et de l'ombre des rues
 j'ai peur de moi, de tout, j'ai peur de tous mes membres!

Une maison charitable l'accueillit cependant :

J'ai pris dans l'ombre un escabeau,
 Je suis resté sans dire un mot.
 L'aïeule activait sa dentelle.
 La pluie frappait sur les volets.

Tous les enfants me contemplaient.
 La servante portait la soupe devant elle.
 Et je suis resté là des heures, sans savoir,
 qu'autour de la maison rôdaient les vents du soir,
 que je volais ce bonheur clair
 avec le chaud baiser de l'âtre dans ma chair.
 Je songeais à l'automne, aux pommes que l'on cueille,
 à des jours éloignés, à la mienne maison,
 au cours trop mesuré des mois et des saisons,
 à la vie, à la mort régulières des feuilles.
 Mais quand je me souvins de ma fière jeunesse
 et de son seul amour que la guerre a détruit,
 si grande me revint une ancienne tristesse
 que j'ai continué de marcher dans la nuit.

Ce rêve douloureux qu'il portait comme une croix trop lourde;
 ce breuvage amer de l'amour dont il avait voulu se désaltérer, comme
 il eut voulu les écarter de cet ~~ami~~ ami rencontré sur la route !

Ami si bienfaisant qui me plains et m'accueilles,
 il te faudrait bien me quitter.
 Je porte en moi la mort des rêves et des feuilles
 Et ta jeunesse chante ainsi qu'un clair été.

Sur la table où j'écris tu m'as posé des livres,
 mais moi je ne lis plus .
 L'automne qui retient ma volupté de vivre
 a mis trop tôt les arbres nus.

Vois, tous ceux que j'aimais ont tourné leur visage
 et je suis resté seul dans le soleil dernier
 qui teint de mauve et d'or le fond du paysage
 et le moulin qui tourne à l'ombre des pruniers.

Qui attends-tu! le malheur porte malheur. Ecoute.
 il n'est pas bon de suivre à deux la même route,
 Mais plus sage que moi dans ton verger, va t'en
 Et cueille les fruits mûrs promis à ton printemps.

. . .

Pour lui la récolte était ~~finie~~ faite. Il n'avait engrangé que
 l'amertume d'un bonheur détruit... et je demande parfois si l'on songe
 à ces ruines morales accumulées ?

Nos campagnes devenues comme de vastes charniers ou des terres
 en friches, nos clochers que l'incendie a mordus, les beffrois
 d'orgueil dressés par nos ancêtres au coeur même des cités que les
 canons ont démolis pierre par pierre, nos villes enfin saccagées et
 détruites, tous ces fruits du travail de l'homme paraîtront encore
 et s'épanouiront et demain; demain, cette race qui a défendu son
 honneur et lutté des années entières, qui a voulu ^{et} réalisé cette vic-
 toire sans laquelle il n'est pas de paix possible, cette race de
 soldats et de travailleurs têtus aura tôt fait de reconstruire ses
 temples et d'ensemencer ses terres...

Mais vous, bonheurs anciens, rêves d'études et d'art, travaux

abandonnés, calmes amours qui remplissiez la vie, que seriez-vous devenus? La matière qu'on mutilé se répare mais l'âme qui a trop souffert ne connaît plus la joie.

Et Philippe se révoltait à cette pensée :

Entre les foins poussés, la route semble verte.
Combien s'en sont allés qui ne reviendront plus ?
Je les suis à mon tour avec ma vie offerte.
L'automne se tourmente entre les arbres nus.

Je n'ai pas su pleurer nos villes en poussière
Les cités à venir seront chargées de fruits.
Je n'ai pas rappelés nos morts à la lumière
Car ils dormaient dans l'herbe au gazon chaud de la nuit.

Mais sur les chemins nus au plat pays de Flandre
Dans le soir ou parfois saignent des ciels de feu,
d'un rêve assassiné je recueille les cendres
Et de mon poing tendu j'en soufflète les dieux.

Au reste il se désolait ainsi, n'était-ce point surtout pour
avoir mis trop d'orgueil autrefois dans son rêve d'artiste et d'amant
et trop d'orgueil encore aujourd'hui dans sa douleur de vivre ?

N'attends plus qu'on vienne ce soir.
Descends le rideau court, mets le feu dans la lampe.
Le pas sec d'un soldat mutilé de trottoir.
Qu'est-ce donc qui te fait ainsi battre la tempe ?

L'ami qui t'écoutait n'a pas pu demeurer.
Qui donc est là debout qui s'incline et s'attriste
Et qu'on ditait pleurer,
Quelqu'un, debout, qui te regarde ?

Pourtant tu n'attendais plus personne aujourd'hui
Et ta porte était close aux spectres de la nuit.

Mais si close que soit la porte de ta chambre,
Un désir que tu hais s'acharne à te poursuivre,
Pauvre qui n'as pas su dans le chaste septembre
Humilier ton rêve et ta douleur de vivre !

Comprenant ainsi enfi que, mieux qu'à la révolte, il convenait
de se fier à la sagesse tardive de la patience et de la résignation,
revenant avec moins d'orgueil à son désir d'oubli, il écrivait ce
dernier poème :

Si le sort t'a marqué l'épaule de son signe,
il est vain de lutter.
Dans la saison qui meurt se dissipe la ligne
où les arbres feuillus marquaient l'ombre, en été.

Les maisons, sur la route, ont leur porte même close.
Ne songe pas aux coeurs depuis longtemps fermés
qui ne t'ont pas été plus humains que les choses
et ne te souviens pas que l'on t'a bien aimé.

Ne prête plus aux vents les sanglots de ta voix.
Ne tente plus l'amour au douloureux visage.
Sois fort et reste seul. Recueille en toi
l'amertume sans fin qui naît du paysage.

Reprends le livre sage où tu l'avais ouvert.
 Remets la chambre en ordre et ta pensée errante...
 Mais pourquoi trembler toi, chair mortelle et souffrante
 devant le soir qui tombe et le nouvel hiver ?

°
 ° °

Je n'a pas revu Philippe depuis l'époque où il me confia ses notes et ses abondants papiers. Ne dissipons pas l'ombre qui l'accueillit. Il s'en est allé non pas dans quelque planète lointaine et ~~inconnue~~ lumineuse mais comme tous ceux que le poids d'un fusil n'écrase point, comme tous ceux qui aiment regarder la mort en face, monter la garde, à son tour, sur le sol sacré *des aïeux*.

Car Philippe, mon Dieu, cet artiste à l'âme tourmentée et dont l'art est tellement imparfait, comme vous autres qui m'écoutez, n'est plus aujourd'hui dans la lutte qu'un soldat d'infanterie dont il importe ~~xix~~ si peu de connaître le nom: il en est comme lui cent mille dans l'armée !

LOUIS BOUMAL.